409

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

Case FRC 26418

FAIT AU NOM DU COMITÉ

DE SALUT PUBLIC,

PAR MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

Sur les rapports des idées religieuſes & morales avec les principes républicains, & ſur les fêtes nationales.

Séance du 18 Floréal, l'an ſecond de la République françaiſe une & indiviſible.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

AUZÈS-LA-MONTAGNE,
chez J.-A. BONNET, Imprimeur du Diſtrict.

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

FAIT AU NOM DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC,

PAR MAXIMILIEN ROBESPIERRE,

Sur les rapports des idées religieuses & morales avec les principes républicains, & sur les fêtes nationales.

Séance du 18 Floréal, l'an second de la République Française une & indivisible.

CITOYENS,

C'est dans la prospérité que les peuples, ainsi que les particuliers, doivent, pour ainsi dire, se recueillir pour écouter, dans le silence des passions, la voix de la sagesse. Le moment où le bruit de nos victoires retentit dans l'univers, est donc celui où les législateurs de la République française doivent

veiller, avec une nouvelle ſollicitude, ſur eux-mêmes & ſur la patrie, & affermir les principes ſur leſquels doivent repoſer la ſtabilité & la félicité de la République. Nous venons aujourd'hui ſoumettre à votre méditation des vérités profondes qui importent au bonheur des hommes, & vous propoſer des meſures qui en découlent naturellement.

Le monde moral, beaucoup plus encore que le monde phyſique, ſemble plein de contraſte & d'énigmes. La nature nous dit que l'homme eſt né pour la liberté, & l'expérience des ſiecles nous montre l'homme eſclave. Ses droits ſont écrits dans ſon cœur, & ſon humiliation dans l'hiſtoire. Le genre-humain reſpecte Caton, & ſe courbe ſous le joug de Céſar. La poſtérité honore la vertu de Brutus; mais elle ne la permet que dans l'hiſtoire ancienne. Les ſiecles & la terre ſont le partage du crime & de la tyrannie; la liberté & la vertu ſe ſont à peine repoſées un inſtant ſur quelques points du globe. Sparte brille comme un éclair dans des ténébres immenſes.....

Ne dis pas cependant, ô Brutus, que la vertu eſt un fantôme! Et vous fondateurs de la République françaiſe, gardez-vous de déſeſpérer de l'humanité, ou de douter un moment du ſuccès de votre grande entrepriſe!

Le monde a changé, il doit changer encore. Qu'y a-t-il de commun entre ce qui eſt & ce qui fut? Les nations civiliſées ont ſuccédé aux ſauvages errans dans les déſerts; les moiſſons fertiles ont pris la place des forêts antiques qui couvroient le globe. Un monde a paru au-delà des bornes du monde; les habitans de la terre ont ajouté les mers à leur domaine immenſe; l'homme a conquis la foudre & conjuré celle du ciel. Comparez le langage imparfait des hiéroglyphes avec les miracles de l'imprimerie; rapprochez le voyage des Argonautes de celui de la Peyrouſe; meſurez la diſtance entre les obſervations aſtronomiques des mages de l'Aſie, & les découvertes de Newton, ou bien entre l'ébauche tracée par la main de Dibutade & les tableaux de David.

Tout a changé dans l'ordre phyſique ; tout doit changer dans l'ordre moral & politique. La moitié de la révolution du monde eſt déjà faite ; l'autre moitié doit s'accomplir.

La raiſon de l'homme reſſemble encore au globe qu'il habite ; la moitié en eſt plongée dans les ténebres, quand l'autre eſt éclairée. Les peuples de l'Europe ont fait des progrès étonnans dans ce qu'on appelle les arts & les ſciences, & ils ſemblent dans l'ignorance des premieres notions de la morale publique. Ils connoiſſent tout, excepté leurs droits & leurs devoirs. D'où vient ce mélange de génie & de ſtupidité ? de ce que, pour chercher à ſe rendre habiles dans les arts, il ne faut que ſuivre ſes paſſions, tandis que, pour défendre ſes droits & reſpecter ceux d'autrui, il faut les vaincre. Il en eſt une autre raiſon : c'eſt que les rois qui font le deſtin de la terre ne craignent ni les grands géométres, ni les grands peintres, ni les grands poëtes, & qu'ils redoutent les philoſophes rigides & les défenſeurs de l'humanité.

Cependant le genre humain eſt dans un état violent qui ne peut être durable. La raiſon humaine marche depuis long-temps contre les trônes, à pas lents, & par des routes détournées, mais ſûres. Le génie menace le deſpotiſme, alors même qu'il ſemble le careſſer ; il n'eſt plus gueres défendu que par l'habitude & par la terreur, & ſur-tout par l'appui que lui prête la ligue des riches, & de tous les oppreſſeurs ſubalternes qu'épouvante le caractere impoſant de la révolution françaiſe.

Le Peuple français ſemble avoir devancé de deux mille ans le reſte de l'eſpece humaine ; on ſeroit tenté même de le regarder, au milieu d'elle, comme une eſpece différente. L'Europe eſt à genoux devant les ombres des tyrans que nous puniſſons.

En Europe, un laboureur, un artiſan eſt un animal dreſſé pour les plaiſirs d'un noble ; en France, les nobles cherchent à ſe transformer en laboureurs & en artiſans, & ne peuvent pas même obtenir cet honneur.

L'Europe ne conçoit pas qu'on puiſſe vivre ſans rois, ſans noble; & nous que l'on puiſſe vivre avec eux.

L'Europe prodigue ſon ſang pour river les chaînes de l'humanité; & nous pour les briſer.

Nos ſublimes voiſins entretiennent gravement l'univers de la ſanté du roi, de ſes divertiſſemens, de ſes voyages; ils veulent abſolument apprendre à la poſtérité à quelle heure il a dîné, à quel moment il eſt revenu de la chaſſe; qu'elle eſt la terre heureuſe qui à chaque inſtant du jour, eut l'honneur d'être foulée par ſes pieds auguſtes; quels ſont les noms des eſclaves privilégiés qui ont paru en ſa préſence, au lever, au coucher du ſoleil.

Nous lui apprendrons, nous, les noms & les vertus des héros morts en combattant pour la liberté; nous lui apprendrons dans quelle terre les derniers ſatellites des tyrans ont mordu la pouſſiere; nous lui apprendrons à quelle heure a ſonné le trépas des oppreſſeurs du monde.

Oui, cette terre délicieuſe que nous habitons, & que la nature carreſſe avec prédilection, eſt faite pour être le domaine de la liberté & du bonheur; ce peuple ſenſible & fier eſt vraiment né pour la gloire & pour la vertu. O ma patrie! ſi le deſtin m'avoit fait naître dans une contrée étrangere & lointaine, j'aurois adreſſé au ciel des vœux continuels pour ta proſpérité; j'aurois verſé des larmes d'attendriſſement au récit de tes combats & de tes vertus; mon ame attentive auroit ſuivi avec une inquiete ardeur tous les mouvemens de ta glorieuſe révolution: j'aurois envié le ſort de tes citoyens; j'aurois envié celui de tes repréſentans. Je ſuis français, je ſuis un de tes repréſentans..... O peuple ſublime! reçois le ſacrifice de tout mon être; heureux celui qui eſt né au milieu de toi! plus heureux celui qui peut mourir pour ton bonheur!

O vous à qui il a confié ſes intérêts & ſa puiſſance, que ne pouvez-vous pas avec lui & pour lui! Oui, vous pouvez montrer au monde le ſpectacle nouveau de la démocratie affermie dans un vaſte empire. Ceux qui, dans l'en-

fance du droit public, & du ſein de la ſervitude, ont balbutié des maximes contraires, prévoyoient-ils les prodiges opérés depuis un an? Ce qui vous reſte à faire eſt-il plus difficile que ce que vous avez fait? quels ſont les politiques qui peuvent vous ſervir de précepteurs ou de modeles? Ne faut-il pas que vous faſſiez préciſément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous! L'art de gouverner a été juſqu'à nos jours l'art de tromper & de corrompre les hommes: il ne doit être que celui de les éclairer & de les rendre meilleurs.

Il y a deux ſortes d'égoïſme: l'un vil, cruel, qui iſole l'homme de ſes ſemblables, qui cherche un bien-être excluſif acheté par la miſere d'autrui; l'autre, généreux, bienfaiſant, qui confond notre bonheur dans le bonheur de tous, qui attache notre gloire à celle de la patrie. Le premier fait les oppreſſeurs & les tyrans; le ſecond, les défenſeurs de l'humanité. Suivons ſon impulſion ſalutaire: chériſſons le repos acheté par de glorieux travaux, ne craignons point la mort qui les couronne, & nous conſoliderons le bonheur de notre patrie & même le nôtre.

Le vice & la vertu ſont les deſtins de la terre: ce ſont les deux génies oppoſés qui ſe la diſputent. La ſource de l'un & de l'autre eſt dans les paſſions de l'homme. Selon la direction qui eſt donnée à ſes paſſions, l'homme s'éleve juſqu'aux cieux, ou s'enfonce dans des abymes fangeux. Or, le but de toutes les inſtitutions ſociales, c'eſt de les diriger vers la juſtice, qui eſt à-la-fois le bonheur public & le bonheur privé.

Le fondement unique de la ſociété civile, c'eſt la morale. Toutes les aſſociations qui nous font la guerre repoſent ſur le crime: ce ne ſont aux yeux de la vérité que des hordes de ſauvages policés & de brigands diſciplinés. A quoi ſe réduit donc cette ſcience myſtérieuſe de la politique & de la légiſlation? A mettre dans les lois & dans l'adminiſtration, les vérités morales releguées dans les livres des philoſophes, & à appliquer à la conduite des peuples

les notions triviales de probité que chacun eſt forcé d'adopter pour ſa conduite privée, c'eſt-à-dire, à employer autant d'habileté à faire régner la juſtice, que les gouvernemens en ont mis juſqu'ici à être injuſtes impunément ou avec bienſéance.

Ainſi, voyez combien d'art les rois & leurs complices ont épuiſé pour échapper à l'application de ces principes, & pour obſcurcir toutes les notions du juſte & de l'injuſte! Qu'il étoit exquis le bon ſens de ce pirate qui répondit à Alexandre: » On m'appelle brigand, parce que je n'ai qu'un navire: & toi, parce que tu as une flotte, on t'appelle conquérant! » Avec quelle impudeur ils font des lois contre le vol, lorſqu'ils envahiſſent la fortune publique! On condamne en leur nom les aſſaſſins & ils aſſaſſinent des millions d'hommes par la guerre & par la miſere. Sous la monarchie, les vertus domeſtiques ne ſont que des ridicules: mais les vertus publiques ſont des crimes; la ſeule vertu eſt d'être l'inſtrument docile des crimes du prince, le ſeul honneur eſt d'être auſſi méchant que lui. Sous la monarchie, il eſt permis d'aimer ſa famille, mais non la patrie; il eſt honorable de défendre ſes amis, mais non les opprimés. La probité de la monarchie reſpecte toutes les propriétés, excepté celle du pauvre; elle protége tous les droits, excepté ceux du peuple.

Voici un article du code de la monarchie:

» Tu ne voleras pas à moins que tu ne ſois le roi, ou que tu n'aies obtenu un privilége du roi: tu n'aſſaſſineras pas, à moins que tu ne faſſes périr, d'un ſeul coup, pluſieurs milliers d'hommes ».

Vous connoiſſez ce mot ingénu du cardinal de Richelieu, écrit dans ſon teſtament politique, que les rois doivent s'abſtenir avec grand ſoin de ſe ſervir de gens de probité, parce qu'ils ne peuvent en tirer parti. Plus de deux mille ans auparavant, il y avoit ſur les bords du Pont-Euxin un petit roi qui profeſſoit la même doctrine d'une maniere encore plus énergique. Ses favoris avoien

fait

fait mourir quelques-uns de ſes amis par de fauſſes accuſations Il s'en apperçut ; un jour que l'un d'eux portoit devant lui une nouvelle délation : » Je te ferois mourir, lui dit-il, ſi des ſcélérats tels que toi n'étoient pas néceſſaires aux deſpotes ». On aſſure que ce prince étoit un des meilleurs qui aient jamais exiſté.

Mais c'eſt en Angleterre que le machiaveliſme a pouſſé cette doctrine royale au plus haut degré de perfection.

Je ne doute pas qu'il y ait beaucoup de marchands à Londres qui ſe piquent de quelque bonne foi dans les affaires de leur négoce ; mais il y a à parier que ces honnêtes gens trouvent tout naturel que les membres du parlement britannique vendent publiquement au roi Georges leur conſcience & les droits du peuple, comme ils vendent eux-mêmes les productions de leurs manufactures.

Pitt déroule aux yeux de ce parlement la liſte de ſes baſſeſſes & de ſes forfaits : » Tant pour la trahiſon, tant pour les aſſaſſinats des repréſentans du peuple & des patriotes, tant pour la calomnie, tant pour la famine, tant pour la corruption, tant pour la fabrication de la fauſſe monnoie. » Le ſénat écoute avec un ſang-froid admirable, & approuve le tout avec ſoumiſſion.

En vain la voix d'un ſeul homme s'éleve avec l'indignation de la vertu contre tant d'infamies ; le miniſtre avoue ingénuement qu'il ne comprend rien à des maximes ſi nouvelles pour lui, & le ſénat rejette la motion.

Stanhope, ne demande point acte à tes indignes collegues de ton oppoſition à leurs crimes ; la poſtérité te le donnera, & leur cenſure eſt pour toi le plus beau titre à l'eſtime de ton ſiecle même.

Que conclure de tout ce que je viens de dire ? Que l'immoralité eſt la baſe du deſpotiſme, comme la vertu eſt l'eſſence de la République.

La révolution, qui tend à l'établir, n'eſt que le paſſage du regne du crime à celui de la juſtice ; de là les efforts

continuels des rois ligués contre nous & de tous les conspirateurs, pour perpétuer chez nous les préjugés & les vices de la monarchie.

Tout ce qui regrettoit l'ancien régime, tout ce qui ne s'étoit lancé dans la carriere de la révolution que pour arriver à un changement de dynastie, s'est appliqué, dès le commencement, à arrêter les progrès de la morale publique; car quelle différence y avoit-il entre les amis d'Orléans ou d'Yorck & ceux de Louis XVI, si ce n'est, de la part des premiers, peut-être un plus haut degré de lâcheté & d'hypocrisie.

Les chefs des factions qui partagerent les deux premieres législatures, trop lâches pour croire à la République, trop corrompus pour la vouloir, ne cesserent de conspirer, pour effacer du cœur des hommes les principes éternels que leur propre politique les avoit d'abord obligés de proclamer. La conjuration se déguisoit alors sous la couleur de ce perfide modérantisme qui, protégeant le crime & tuant la vertu, nous ramenoit par un chemin oblique & sûr à la tyrannie.

Quand l'énergie républicaine eut confondu ce lâche système & fondé la démocratie, l'aristocratie & l'étranger formerent le plan de tout outrer & de tout corrompre. Ils se cacherent sous les formes de la démocratie, pour la déshonorer par des travers aussi funestes que ridicules, & pour l'étouffer dans son berceau.

On attaqua la liberté en même temps par le modérantisme & par la fureur. Dans ce choc de deux factions opposées en apparence, mais dont les chefs étoient unis par des nœuds secrets, l'opinion publique étoit dissoute, la représentation avilie, le peuple nul; & la révolution ne sembloit être qu'un combat ridicule pour décider à quels fripons resteroit le pouvoir de déchirer & de vendre la Patrie.

La marche des chefs de parti qui sembloient les plus divisés, fut toujours à-peu-près la même. Leur principal caractere fut une profonde hypocrisie.

Lafayette invoquoit la constitution, pour relever la puis-

ſance royale. Dumouriez invoquoit la conſtitution, pour protéger la faction girondine contre la Convention nationale. Au mois d'août 1792, Briſſot & les Girondins vouloient faire de la conſtitution un bouclier, pour parer le coup qui menaçoit le trône. Au mois de janvier ſuivant, les mêmes conſpirateurs réclamoient la ſouveraineté du peuple, pour arracher la royauté à l'opprobre de l'échafaud, & pour allumer la guerre civile dans les aſſemblées ſectionnaires. Hébert & ſes complices réclamoient la ſouveraineté du peuple pour égorger la Convention nationale & anéantir le gouvernement républicain.

Briſſot & les Girondins avoient voulu armer les riches contre le peuple; la faction d'Hébert, en protégeant l'ariſtocratie, careſſoit le peuple pour l'opprimer par lui-même.

Danton, le plus dangereux des ennemis de la Patrie, s'il n'en avoit été le plus lâche; Danton, ménageant tous les crimes, lié à tous les complots; promettant aux ſcélérats ſa protection, aux patriotes ſa fidélité; habile à expliquer ſes trahiſons par des prétextes de bien public, à juſtifier ſes vices par ſes défauts prétendus faiſoit inculper par ſes amis, d'une maniere inſignifiante ou favorable, les conſpirateurs près de conſommer la ruine de la République, pour avoir occaſion de les défendre lui-même; tranſigeoit avec Briſſot, correſpondoit avec Ronſin, encourageoit Hébert, & s'arrangeoit à tout évenement pour profiter également de leur chûte ou de leur ſuccès, & pour rallier tous les ennemis de la liberté contre le gouvernement républicain.

C'eſt ſur-tout dans ces derniers temps que l'on vit ſe développer dans toute ſon étendue l'affreux ſyſtême, ourdi par nos ennemis, de corrompre la morale publique. Pour mieux y réuſſir, ils s'en étoient eux-mêmes établis les profeſſeurs; ils alloient tout flétrir, tout confondre, par par un mêlange odieux de la pureté de nos principes avec la corruption de leurs cœurs.

Tous les fripons avoient usurpé une espece de sacerdoce politique, & rangeoient dans la classe des profanes les fideles représentans du peuple & tous les patriotes. On trembloit alors de proposer une idée juste; ils avoient interdit au patriotisme l'usage du bon sens : il y eut un moment où il étoit défendu de s'opposer à la ruine de la patrie, sous peine de passer pour mauvais citoyen : le patriotisme n'étoit plus qu'un travestissement ridicule ou l'audace de déclamer contre la Convention. Graces à cette subversion des idées révolutionnaires, l'aristocratie, absoute de tous ses crimes, tramoit très-patriotiquement le massacre des représentans du peuple & la résurrection de la royauté : gorgés des trésors de la tyrannie, les conjurés prêchoient la pauvreté : affamés d'or & de domination, ils prêchoient l'égalité avec insolence pour la faire haïr; la liberté étoit pour eux l'indépendance du crime; la révolution, un trafic; le peuple, un instrument; la patrie, une proie. Le peu de bien même qu'ils s'efforçoient de faire étoit un stratagême perfide, pour nous faire plus aisément de maux irréparables. S'ils se montroient quelquefois séveres, c'étoit pour acquérir le droit de favoriser les ennemis de la liberté & de proscrire ses amis. Couverts de tous les crimes, ils exigeoient des patriotes, non-seulement l'infaillibilité, mais la garantie de tous les caprices de la fortune, afin que personne n'osât plus servir la patrie. Ils tonnoient contre l'agiotage, & partageoient avec les agioteurs la fortune publique; ils parloient contre la tyrannie, pour mieux servir les tyrans. Les tyrans de l'Europe accusoient, par leur organe, la Convention nationale de tyrannie. On ne pouvoit pas proposer au peuple de rétablir la royauté; ils vouloient le pousser à détruire son propre gouvernement : on ne pouvoit pas lui dire qu'il devoit appeller ses ennemis, on lui disoit qu'il falloit chasser ses défenseurs; on ne pouvoit pas lui dire de poser les armes, on le décourageoit par de fausses nouvelles : on comptoit pour rien ses succès, & on exagéroit ses échecs avec une coupable malignité.

On ne pouvoit pas lui dire : Le fils du tyran ou un autre Bourbon, ou bien l'un des fils du roi Georges, te rendroit heureux ; mais on lui disoit : Tu es malheureux. On lui traçoit le tableau de la disette qu'ils cherchoient eux-mêmes à amener ; on lui disoit que les œufs, que le sucre n'étoient pas abondans. On ne lui disoit pas que sa liberté valoit quelque chose ; que l'humiliation de ses oppresseurs & tous les autres effets de la révolution n'étoient pas des biens mépriſables ; qu'il combattoit encore ; que la ruine de ses ennemis pouvoit seule assurer son bonheur... ; mais il sentoit tout cela. Enfin, ils ne pouvoient pas asservir le peuple français par la force ni par son propre consentement ; ils cherchoient à l'enchaîner par la subversion, par la révolte, par la corruption des mœurs.

Ils ont érigé l'immoralité, non-seulement en système, mais en religion ; ils ont cherché à éteindre tous les sentimens généreux de la nature par leurs exemples, autant que par leurs préceptes. Le méchant voudroit dans son cœur qu'il ne restât pas sur la terre un seul homme de bien, afin de n'y plus rencontrer un seul accusateur, & de pouvoir y respirer en paix. Ceux-ci allerent chercher dans les esprits & dans les cœurs tout ce qui sert d'appui à la morale, pour l'en arracher & pour y étouffer l'accusateur invisible que la nature y a caché.

Les tyrans, satisfaits de l'audace de leurs émissaires, s'empresserent d'étaler aux yeux de leurs sujets les extravagances qu'ils avoient achetées ; &, feignant de croire que c'étoit là le peuple français, ils semblerent leur dire : » Que gagneriez-vous à secouer notre joug ? vous le voyez, » les républicains ne valent pas mieux que nous ». Les tyrans ennemis de la France avoient ordonné un plan qui devoit, si leurs espérances avoient été parfaitement remplies, embraser tout-à-coup notre République, & élever une barriere insurmontable entre elle & les autres peuples ; les conjurés l'exécuterent. Les mêmes fourbes qui avoient invoqué la souveraineté du peuple pour égorger

la Convention nationale, alléguerent la haine de la ſuperſtition, pour nous donner la guerre civile & l'athéïſme.

Que vouloient-ils, ceux qui, au ſein des conſpirations dont nous étions environnés, au milieu des embarras d'une telle guerre, au moment où les torches de la diſcorde civile fumoient encore, attaquerent tout à-coup tous les cultes par la violence, pour s'ériger eux-mêmes en apôtres fougueux du néant, & en miſſionnaires fanatiques de l'athéïſme? Quel étoit le motif de cette grande opération tramée dans les ténebres de la nuit, à l'inſu de la Convention nationale, par des prêtres, par des étrangers & par des conſpirateurs? Etoit-ce l'amour de la patrie? la patrie leur a déja infligé le ſupplice des traîtres. Etoit-ce la haine des prêtres? les prêtres étoient leurs amis. Etoit-ce l'horreur du fanatiſme? c'étoit le ſeul moyen de lui fournir des armes. Etoit-ce le deſir de hâter le triomphe de la Raiſon? mais on ne ceſſoit de l'outrager par des violences abſurdes, & par des extravagances concertées pour la rendre odieuſe : on ne ſembloit la reléguer dans les temples, que pour la bannir de la République.

On ſervoit la cauſe des rois ligués contre nous; des rois qui avoient eux-mêmes annoncé d'avance ces événemens, & qui s'en prévaloient avec ſuccès pour exciter contre nous le fanatiſme des peuples par des manifeſtes & par des prieres publiques. Il faut voir avec quelle ſainte colere M. Pitt nous oppoſe ces faits, & avec quel ſoin le petit nombre d'hommes integres qui exiſte au parlement d'Angleterre, les rejette ſur quelques hommes mépriſables, déſavoués & punis par vous.

Cependant, tandis que ceux-ci rempliſſoient leur miſſion, le peuple anglais jeûnoit pour expier les péchés payés par M. Pitt, & les bourgeois de Londres portoient le deuil du culte catholique, comme ils avoient porté celui du roi Capet & de la reine Antoinette.

Admirable politique du miniſtre de Georges, qui

faisoit insulter l'Etre suprême par ses émissaires, & vouloit le venger par les baïonnettes anglaises & autrichiennes! J'aime beaucoup la piété des rois, & je crois fermement à la religion de M. Pitt. Il est certain du moins qu'il a trouvé de bons amis en France; car, suivant tous les calculs de la prudence humaine, l'intrigue dont je parle devoit allumer un incendie rapide dans toute la République, & lui susciter de nouveaux ennemis au dehors.

Heureusement le génie du peuple français, sa passion inaltérable pour la liberté, la sagesse avec laquelle vous avez averti les patriotes de bonne foi qui pouvoient être entraînés par l'exemple dangereux des inventeurs hypocrites de cette machination, enfin le soin qu'ont pris les prêtres eux-mêmes de désabuser le peuple sur leur propre compte, toutes ces causes ont prévenu la plus grande partie des inconvéniens que les conspirateus en attendoient. C'est à vous de faire cesser les autres, & de mettre à profit, s'il est possible, la perversité même de nos ennemis, pour assurer le triomphe des principes & de la liberté.

Ne consultez que le bien de la patrie & les intérêts de l'humanité. Toute institution, toute doctrine qui console & qui éleve les ames, doit être accueillie; rejettez toutes celles qui tendent à les dégrader & à les corrompre. Ranimez, exaltez tous les sentimens généreux & toutes les grandes idées morales qu'on a voulu éteindre; rapprochez par le charme de l'amitié & par le lien de la vertu les hommes qu'on a voulu diviser. Qui donc t'a donné la mission d'annoncer au peuple que la Divinité n'existe pas, ô toi qui te passionnes pour cette aride doctrine, & qui ne te passionnas jamais pour la patrie? Quel avantage trouves-tu à persuader à l'homme qu'une force aveugle préside à ses destinées, & frappe au hasard le crime & la vertu, que son ame n'est qu'un souffle léger qui s'éteint aux portes du tombeau?

L'idée de son néant lui inspirera-t-elle des sentimens plus purs & plus élevés que celle de son immortalité? lui

inſpirera-t-elle plus de reſpect pour ſes ſemblables & pour lui-même, plus de dévouement pour la patrie, plus d'audace à braver la tyrannie, plus de mépris pour la mort ou pour la volupté? Vous qui regrettez un ami vertueux, vous aimez à penſer que la plus belle partie de lui-même a échappé au trépas! Vous qui pleurez ſur le cercueil d'un fils ou d'une épouſe, êtes-vous conſolés par celui qui vous dit qu'il ne reſte plus d'eux qu'une vile pouſſiere? Malheureux qui expirez ſous les coups d'un aſſaſſin, votre dernier ſoupir eſt un appel à la juſtice éternelle? L'innocence ſur l'échafaud fait pâlir le tyran ſur ſon char de triomphe: auroit-elle cet aſcendant, ſi le tombeau égaloit l'oppreſſeur & l'opprimé? Malheureux ſophiſte! de quel droit viens tu arracher à l'innocence le ſceptre de la raiſon, pour le remettre dans les mains du crime, jeter un voile funebre ſur la nature, déſeſpérer le malheur, réjouir le vice, attriſter la vertu, dégrader l'humanité? Plus un homme eſt doué de ſenſibilité & de génie, plus il s'attache aux idées qui agrandiſſent ſon être, & qui élevent ſon cœur; & la doctrine des hommes de cette trempe devient celle de l'univers. Eh! comment ces idées ne ſeroient-elles point des verités? Je ne conçois pas du moins comment la nature auroit pu ſuggérer à l'homme des fictions plus utiles que toutes les réalités; & ſi l'exiſtence de Dieu, ſi l'immortalité de l'ame, n'étoient que des ſonges, elles ſeroient encore la plus belle de toutes les conceptions de l'eſprit humain.

Je n'ai pas beſoin d'obſerver qu'il ne s'agit pas ici de faire le procès à aucune opinion philoſophique en particulier, ni de conteſter que tel philoſophe peut être vertueux, quelles que ſoient ſes opinions, & même en dépit d'elles, par la force d'un naturel heureux ou d'une raiſon ſupérieure. Il s'agit de conſidérer ſeulement l'athéïſme comme national, & lié à un ſyſteme de conſpiration contre la République.

Eh! que vous importent à vous, légiſlateurs, les hypotheſes

hypotheſes diverſes par leſquelles certains philoſophes expliquent les phénomenes de la nature ? Vous pouvez abandonner tous ces objets à leurs diſputes éternelles : ce n'eſt ni comme métaphyſiciens, ni comme théologiens, que vous devez les enviſager. Aux yeux du légiſlateur, tout ce qui eſt utile au monde & bon dans la pratique, eſt la vérité.

L'idée de l'Etre ſuprême & de l'immortalité de l'ame eſt un rappel continuel à la juſtice ; elle eſt donc ſociale & républicaine. La Nature a mis dans l'homme le ſentiment du plaiſir & de la douleur qui le force à fuir les objets phyſiques qui lui ſont nuiſibles, & à chercher ceux qui lui conviennent. Le chef-d'œuvre de la ſociété ſeroit de créer en lui, pour les choſes morales, un inſtinct rapide qui, ſans le ſecours tardif du raiſonnement, le portât à faire le bien & à éviter le mal ; car la raiſon particuliere de chaque homme, égarée par ſes paſſions, n'eſt ſouvent qu'un ſophiſte qui plaide leur cauſe, & l'autorité de l'homme peut toujours être attaquée par l'amour-propre de l'homme. Or ce qui produit ou remplace cet inſtinct précieux, ce qui ſupplée à l'inſuffiſance de l'autorité humaine, c'eſt le ſentiment religieux qu'imprime dans les ames l'idée d'une ſanction donnée aux préceptes de la morale par une puiſſance ſupérieure à l'homme. Auſſi je ne ſache pas qu'aucun légiſlateur ſe ſoit jamais aviſé de nationaliſer l'athéïſme ; je ſais que les plus ſages même d'entre eux ſe ſont permis de mêler à la vérité quelques fictions, ſoit pour frapper l'imagination des peuples ignorans, ſoit pour les attacher plus fortement à leurs inſtitutions. Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des oracles ; & Socrate lui-même, pour accréditer la vérité parmi ſes concitoyens, ſe crut obligé de leur perſuader qu'elle lui étoit inſpirée par un génie familier.

Vous ne conclurez pas de-là ſans doute qu'il faille tromper les hommes pour les inſtruire ; mais ſeulement que vous êtes heureux de vivre dans un ſiecle & dans

un pays dont les lumiéres ne vous laiſſent d'autre tâche à remplir que de rappeller les hommes à la nature & à la vérité.

Vous vous garderez bien de briſer le lien ſacré qui les unit à l'auteur de leur être. Il ſuffit même que cette opinion ait régné chez un peuple, pour qu'il ſoit dangereux de la détruire. Car les motifs des devoirs & les baſes de la moralité s'étant néceſſairement liés à cette idée, l'effacer, c'eſt démoraliſer le peuple. Il réſulte du même principe, qu'on ne doit jamais attaquer un culte établi qu'avec prudence & avec une certaine délicateſſe, de peur qu'un changement ſubit & violent ne paroiſſe une atteinte portée à la morale, & une diſpenſe de la probité même. Au reſte, celui qui peut remplacer la Divinité dans le ſyſtême de la vie ſociale, eſt à mes yeux un prodige de génie; celui qui, ſans l'avoir remplacée, ne ſonge qu'à la bannir de l'eſprit des hommes, me paroît un prodige de ſtupidité ou de perverſité.

Qu'eſt-ce que les conjurés avoient mis à la place de ce qu'ils détruiſoient? Rien, ſi ce n'eſt le chaos, le vuide & la violence. Ils mépriſoient trop le peuple pour prendre la peine de le perſuader; au lieu de l'éclairer, ils ne vouloient que l'irriter, l'effaroucher ou le dépraver.

Si les principes que j'ai développés juſques ici ſont des erreurs, je me trompe du moins avec tout ce que le monde révere: prenons ici les leçons de l'hiſtoire. Remarquez, je vous prie, comment les hommes qui ont influé ſur la deſtinée des États, furent déterminés vers l'un ou l'autre des deux ſyſtêmes oppoſés, par leur caractere perſonnel & par la nature même de leurs vues politiques. Voyez-vous avec quel art profond Céſar plaidant dans le ſénat romain en faveur des complices de Catilina, s'égare dans une digreſſion contre le dogme de l'immortalité de l'ame; tant ces idées lui paroiſſent propres

à éteindre dans le cœur des juges l'énergie de la vertu, tant la cauſe du crime lui paroît liée à celle de l'athéiſme. Cicéron, au contraire, invoquoit contre les traîtres & le glaive des lois, & la foudre des dieux. Socrate mourant entretient ſes amis de l'immortalité de l'ame. Léonidas aux Thermopyles, ſoupant avec ſes compagnons d'armes, au moment d'exécuter le deſſein le plus héroïque que la vertu humaine ait jamais conçu, les invite pour le lendemain à un autre banquet dans une vie nouvelle. Il y a loin de Socrate à Chaumette, & de Léonidas au Pere Ducheſne. Un grand homme, un véritable héros s'eſtime trop lui-même pour ſe complaire dans l'idée de ſon anéantiſſement. Un ſcélérat mépriſable à ſes propres yeux, horrible à ceux d'autrui, ſent que la nature ne peut lui faire de plus beau préſent que le néant.

Caton ne balança point entre Epicure & Zénon. Brutus, & les illuſtres conjurés qui partagerent ſes périls & ſa gloire, appartenoient auſſi à cette ſecte ſublime des Stoïciens, qui eut des idées ſi hautes de la dignité de l'homme, qui pouſſa ſi loin l'enthouſiaſme de la vertu, & qui n'outra que l'héroïſme. Le ſtoïciſme enfanta des émules de Brutus & de Caton juſques dans les ſiecles affreux qui ſuivirent la perte de la liberté romaine. Le ſtoïciſme ſauva l'honneur de la nature humaine dégradée par les vices des ſucceſſeurs de Céſar, & ſur-tout par la patience des peuples. La ſecte épicurienne revendiquoit ſans doute tous les ſcélérats qui opprimerent leur patrie, & tous les lâche qui la laiſſerent opprimer. Auſſi, quoique le philoſophe dont elle portoit le nom ne fût pas perſonnellement un homme mépriſable, les principes de ſon ſyſtême, interprétés par la corruption, amenerent des conſéquences ſi funeſtes, que l'antiquité elle-même la flétrit par la dénomination de *troupeau d'Epicure;* & comme dans tous les temps le cœur humain eſt au fond le même, & que le même inſtinct ou le même ſyſtême politique a commandé aux hommes la même marche, il ſera facile d'appliquer les obſervations que je viens

de faire, au moment actuel, & même au temps qui a précédé immédiatement notre révolution. Il eſt bon de jeter un coup d'œil ſur ce temps, ne fût-ce que pour pouvoir expliquer une partie des phénomenes qui ont éclaté depuis.

Dès long temps les obſervateurs éclairés pouvoient appercevoir quelques ſymptômes de la révolution actuelle. Tous les evenemens importans y tendoient; les cauſes mêmes des particuliers ſuſceptibles de quelque éclat s'attachoient à une intrigue politique. Les hommes de lettres renommés, en vertu de leur influence ſur l'opinion, commençoient à en obtenir quelqu'une dans les affaires. Les plus ambitieux avoient formé dès lors une eſpece de coalition qui augmentoit leur importance; ils ſembloient s'être partagés en deux ſectes, dont l'une défendoit bêtement le clergé & le deſpotiſme. La plus puiſſante & la plus illuſtre étoit celle qui fut connue ſous le nom d'encyclopédiſte. Elle renfermoit quelques hommes eſtimables & un plus grand nombre de charlatans ambitieux. Pluſieurs de ſes chefs étoient devenus des perſonnages conſidérables dans l'État: quiconque ignoreroit ſon influence & ſa politique, n'auroit pas une idée complete de la préface de notre révolution. Cette ſecte, en matiere de politique, reſta toujours au-deſſous des droits du Peuple: en matiere de morale, elle alla beaucoup au-delà de la deſtruction des préjugés religieux. Ses coryphées déclamoient quelquefois contre le deſpotiſme & ils étoient penſionnés par les deſpotes; ils faiſoient tantôt des livres contre la cour, & tantôt des dédicaces aux rois, des diſcours pour les courtiſans, & des madrigaux pour les courtiſannes; ils étoient fiers dans leurs écrits, & rampans dans les antichambres. Cette ſecte propagea avec beaucoup de zele l'opinion du matérialiſme, qui prévalut parmi les grands & parmi les beaux eſprits. On lui doit en grande partie cette eſpece de philoſophie pratique qui, réduiſant l'égoïſme en ſyſtême, regarde la ſociété humaine comme une guerre de ruſe, le ſuccès comme la regle du juſte & de l'injuſte, la

probité comme une affaire de goût ou de bienséance; le monde comme le patrimoine des fripons adroits. J'ai dit que ses coryphées étoient ambitieux; les agitations qui annonçoient un grand changement dans l'ordre politique des choses, avoient pu étendre leurs vues. On a remarqué que plusieurs d'entre eux avoient des liaisons intimes avec la maison d'Orléans, & la constitution anglaise étoit, suivant eux, le chef-d'œuvre de la politique & le *maximum* du bonheur social.

Parmi ceux qui, au temps dont je parle, se signalerent dans la carriere des lettres & de la phylosophie, un homme, par l'élévation de son ame & par la grandeur de son caractere, se montra digne du ministere de précepteur du genre-humain. Il attaqua la tyrannie avec franchise; il parla avec enthousiasme de la divinité; son éloquence mâle & probe peignit en traits de flamme les charmes de la vertu; elle défendit ces dogmes consolateurs que la raison donne pour appui au cœur humain; la pureté de sa doctrine, puisée dans la nature & dans la haine profonde du vice, autant que son mépris invincible pour les sophistes intrigans qui usurpoient le nom de philosophes, lui attira la haine & la persécution de ses rivaux & de ses faux amis. Ah! s'il avoit été témoin de cette révolution dont il fut le précurseur & qui l'a porté au Panthéon, qui peut douter que son ame généreuse eût embrassé avec transport la cause de la justice & de l'égalité? Mais qu'ont fait pour elle ses lâches adversaires? Ils ont combattu la révolution, dès le moment qu'ils ont craint qu'elle n'élevât le peuple au dessus de toutes les vanités particulières; les uns ont employé leur esprit à frelater les principes républicains & à corrompre l'opinion publique; ils se sont prostitués aux factions, & sur-tout au parti d'Orleans; les autres se sont renfermés dans une lâche neutralité. Les hommes de lettres en général se sont déshonorés dans cette révolution; &, à la honte éternelle de l'esprit, la raison

du peuple en a fait ſeule tous les frais.

Hommes petits & vains, rougiſſez, s'il eſt poſſible. Les prodiges qui ont immortaliſé cette époque de l'hiſtoire humaine, ont été opérés ſans vous & malgré vous; le bon ſens ſans intrigue, & le génie ſans inſtruction, ont porté la France à ce degré d'élévation qui épouvante votre baſſeſſe, & qui écraſe votre nullité. Tel artiſan s'eſt montré habile dans la connoiſſance des droits de l'homme, quand tel faiſeur de livres, preſque républicain en 1788, défendoit ſtupidement la cauſe des rois en 1793. Tel laboureur répandoit la lumiere de la philoſophie dans les campagnes, quand l'académicien Condorcet, jadis grand géometre, dit-on, au jugement des littérateurs, & grand littérateur au dire des géometres, depuis conſpirateur timide, mépriſé de tous les partis, travailloit ſans ceſſe à l'obſcurcir par le perfide fatras de ſes rapſodies mercenaires.

Vous avez déja été frappés, ſans doute, de la tendreſſe avec laquelle tant d'hommes qui ont trahi leur patrie, ont careſſé les opinions ſiniſtres que je combats. Que de rapprochemens curieux peuvent s'offrir encore à vos eſprits! nous avons entendu, qui croiroit à cet excès d'impudeur? Nous avons entendu dans une ſociété populaire le traître Guadet dénoncer un citoyen pour avoir prononcé le nom de la providence. Nous avons entendu, quelque temps après, Hébert en accuſer un autre pour avoir écrit contre l'athéïſme. N'eſt-ce pas Vergniaux & Genſonné qui, en votre préſence même, & à votre tribune, pérorerent avec chaleur pour bannir du préambule de la conſtitution le nom de l'Être ſuprême que vous y avez placé? Danton, qui ſourioit de pitié aux mots de vertu, de gloire, de poſtérité; Danton, dont le ſyſtême étoit d'avilir ce qui peut élever l'ame; Danton, qui étoit froid & muet dans les plus grands dangers de la liberté, parla après eux avec beaucoup de véhémence en faveur de la même opinion. D'où vient ce ſingulier accord de principes entre tant d'hommes

qui paroiſſoient diviſés ? Faut-il l'attribuer ſimplement au ſoin que prenoient les déſerteurs de la cauſe du peuple, de chercher à couvrir leur défection par une affectation de zele contre ce qu'ils appeloient les préjugés religieux, comme s'ils avoient voulu compenſer leur indulgence pour l'ariſtocratie & la tyrannie, par la guerre qu'ils déclaroient à la divinité ?

Non, la conduite de ces perſonnages artificieux tenoit ſans doute à des vues politiques plus profondes, ils ſentoient que, pour détruire la liberté, il falloit favoriſer par tous les moyens tout ce qui tend à juſtifier l'égoïſme, à deſſécher le cœur & à effacer l'idée de ce beau moral, qui eſt la ſeule regle ſur laquelle la raiſon publique juge les défenſeurs & les ennemis de l'humanité. Ils embraſſoient avec tranſport un ſyſtême qui, confondant la deſtinée des bons & des méchans, ne laiſſe entre eux d'autre différence que les faveurs incertaines de la fortune, ni d'autre arbitre que le droit du plus fort ou du plus ruſé.

Vous tendez à un but bien différent ; vous ſuivrez donc une politique contraire. Mais ne craignons-nous pas de réveiller le fanatiſme & de donner un avantage à l'ariſtocratie ? Non, ſi nous adoptons le parti que la ſageſſe indique, il nous ſera facile d'éviter cet écueil.

Ennemis du peuple, qui que vous ſoyez, jamais la convention nationale ne favoriſera votre perverſité. Ariſtocrates, de quelques dehors ſpécieux que vous vouliez vous couvrir aujourd'hui ; en vain chercheriez-vous à vous prévaloir de notre cenſure contre les auteurs d'une trame criminelle, pour accuſer les patriotes ſinceres que la ſeule haine du fanatiſme peut avoir entraînés à des démarches indiſcretes. Vous n'avez pas le droit d'accuſer, & la juſtice nationale, dans ces orages excités par les factions, ſait diſcerner les erreurs des conſpirations : elle ſaiſira, d'une main ſûre, tous les intrigans pervers, & ne frappera pas un ſeul homme de bien.

Fanatiques, n'eſpérez rien de nous. Rappeler les hommes au culte pur de l'Etre ſuprême, c'eſt porter un coup mortel au fanatiſme. Toutes les fictions diſparoiſſent devant la vérité, & toutes les folies tombent devant la raiſon. Sans contrainte, ſans perſécution, toutes les ſectes doivent ſe confondre d'elles-mêmes dans la réligion univerſelle de la nature. Nous vous conſeillerons donc de maintenir les principes que vous avez manifeſtés juſqu'ici. Que la liberté des cultes ſoit reſpectée, pour le triomphe même de la raiſon; mais qu'elle ne trouble point l'ordre public, & qu'elle ne devienne point un moyen de conſpiration. Si la malveillance contre-révolutionnaire ſe cachoit ſous ce prétexte, réprimez-la; & repoſez-vous du reſte ſur la puiſſance des principes & ſur la force même des choſes.

Prêtres ambitieux, n'attendez donc pas que nous travaillions à rétablir votre empire; une telle entrepriſe ſeroit même au deſſus de notre puiſſance. Vous vous êtes tués vous-mêmes, & on ne revient pas plus à la vie morale qu'à l'exiſtence phyſique.

Et d'ailleurs, qu'y a-t-il entre les prêtres & Dieu? Les prêtres ſont à la morale ce que les charlatans ſont à la médecine. Combien le Dieu de la nature eſt différent du Dieu des prêtres! il ne connoît rien de ſi reſſemblant à l'athéïſme que les religions qu'ils ont faites. A force de défigurer l'Etre ſuprême, ils l'ont anéanti autant qu'il étoit en eux; ils en ont fait tantôt un globe de feu, tantôt un bœuf, tantôt un arbre, tantôt un homme, tantôt un roi. Les prêtres ont créé Dieu à leur image; ils l'ont fait jaloux, capricieux, avide, cruel, implacable. Ils l'ont traité comme jadis les maires du palais traiterent les deſcendans de Clovis, pour régner ſous ſon nom & ſe mettre à ſa place. Ils l'ont relégué dans le ciel comme dans un palais, & ne l'ont appelé ſur la terre que pour demander à leur profit des dîmes, des richeſſes, des honneurs, des plaiſirs & de la puiſ-

ſance. Le véritable prêtre de l'Etre ſuprême, c'eſt la nature; ſon temple, l'univers; ſon culte, la vertu; ſes fêtes, la joie d'un grand peuple raſſemblé ſous ſes yeux pour reſſerrer les doux nœuds de la fraternité univerſelle, & pour lui préſenter l'hommage des cœurs ſenſibles & purs.

Prêtres, par quel titre avez-vous prouvé votre miſſion? avez-vous été plus juſtes, plus modeſtes, plus amis de la vérité que les autres hommes? Avez-vous chéri l'égalité, défendu les droits des peuples, abhorré le deſpotiſme & abattu la tyrannie? C'eſt vous qui avez dit aux rois: *Vous êtes les images de Dieu ſur la terre; c'eſt de lui ſeul que vous tenez votre puiſſance*, & les rois vous ont répondu: *Oui, vous êtes vraiment les envoyés de Dieu; uniſſons-nous pour partager les dépouilles & les adorations des mortels.* Le ſceptre & l'encenſoir ont conſpiré pour déshonorer le ciel & pour uſurper la terre.

Laiſſons les prêtres, & retournons à la divinité. Attachons la morale à des baſes éternelles & ſacrées; inſpirons à l'homme ce reſpect religieux pour l'homme, ce ſentiment profond de ſes devoirs, qui eſt la ſeule garantie du bonheur ſocial; nourriſſons-le par toutes nos inſtitutions; que l'éducation publique ſoit ſur-tout dirigée vers ce but. Vous lui imprimerez ſans doute un grand caractere, anologue à la nature de notre gouvernement, & à la ſublimité des deſtinées de notre république. Vous ſentirez là néceſſité de la rendre commune & égale pour tous les Français. Il ne s'agit plus de former des *meſſieurs*, mais des citoyens: la patrie a ſeule droit d'élever ſes enfans; elle ne peut confier ce dépôt à l'orgueil des familles, ni aux préjugés des particuliers, alimens éternels de l'ariſtocratie & d'un féderaliſme domeſtique, qui retrécit les ames en les iſolant, & détruit, avec l'égalité, tous les fondemens de l'ordre ſocial: mais ce grand objet eſt étranger à la diſcuſſion actuelle.

Il eſt cependant une ſorte d'inſtitution qui doit être conſidérée comme une partie eſſentielle de l'éducation

publique, & qui appartient néceſſairement au ſujet de ce rapport: je veux parler des fêtes nationales.

Raſſemblez les hommes, vous les rendrez meilleurs; car les hommes raſſemblés chercheront à ſe plaire, & ils ne pourront ſe plaire que par les choſes qui les rendent eſtimables. Donnez à leur réunion un grand motif moral & politique, & l'amour des choſes honnêtes entrera avec le plaiſir dans tous les cœurs; car les hommes ne ſe voient pas ſans plaiſirs.

L'homme eſt le plus grand objet qui ſoit dans la nature; & le plus magnifique de tous les ſpectacles, c'eſt celui d'un grand peuple aſſemblé. On ne parle jamais ſans enthouſiaſme des fêtes nationales de la Grece: cependant elles n'avoient guere pour objets que des jeux où brilloient la force du corps, l'adreſſe ou tout au plus le talent des poëtes & des orateurs. Mais la Grece étoit là; on voyoit un ſpectacle plus grand que les jeux: c'étoient les ſpectateurs eux-mêmes; c'étoit le peuple vainqueur de l'Aſie, que les vertus républicaines avoient élevé quelquefois au deſſus de l'humanité: on voyoit les grands hommes qui avoient ſauvé & illuſtré la patrie; les peres montroient à leurs fils, Miltiade, Ariſtide, Épaminondas, Timoléon, dont la ſeule préſence étoit une leçon vivante de magnanimité, de juſtice & de patriotiſme.

Combien il ſeroit facile au peuple françois de donner à ces aſſemblées un objet plus étendu & un plus grand caractere! un ſyſtême de fêtes nationales bien entendu, ſeroit à-la-fois le plus doux lien de fraternité & le plus puiſſant moyen de régénération.

Ayez des fêtes générales & plus ſolomnelles pour toute la république: ayez des fêtes particulieres & pour chaque lieu, qui ſoient des jours de repos, & qui remplacent ce que les circonſtances ont détruit.

Que toutes tendent à réveiller les ſentimens généreux qui ſont le charme & l'ornement de la vie humaine, l'enthouſiaſme de la liberté, l'amour de la patrie, le reſpect des lois. Que la mémoire des tyrans & des traîtres y ſoit vouée à l'exécration; que celle des héros de la liberté & des bien-

faiteurs de l'humanité y reçoive le juſte tribut de la reconnoiſſance publique ; qu'elles puiſent leur intérêt & leurs noms même dans les événemens immortels de notre révolution, & dans les objets les plus ſacrés & les plus chers au cœur de l'homme ; qu'elles ſoient embellies & diſtinguées par les emblêmes analogues à leur objet particulier. Invitons à nos fêtes & la nature, & toutes les vertus ; que toutes ſoient célébrées ſous les auſpices de l'Etre ſuprême ; qu'elles lui ſoient conſacrées ; qu'elles s'ouvrent & qu'elles finiſſent par un hommage à ſa puiſſance & à ſa bonté.

Tu donneras ton nom ſacré à l'une de nos plus belles fêtes, ô toi, fille de la nature ! mere du bonheur & de la gloire ! toi ſeule légitime ſouveraine du monde, détrônée par le crime ; toi à qui le peuple français a rendu ton empire, & qui lui donnes en échange une patrie & des mœurs, auguſte liberté tu partageras nos ſacrifices avec ta compagne immortelle, la douce & ſainte égalité. Nous fêterons l'humanité, l'humanité, avilie & foulée aux pieds par les ennemis de la république françaiſe. Ce ſera un beau jour que celui où nous célébrerons la fête du genre humain ; c'eſt le banquet fraternel & ſacré, où, du ſein de la victoire, le peuple français invitera la famille immenſe dont ſeul il défend l'honneur & les impreſcriptibles droits. Nous célébrerons auſſi tous les grands hommes, de quelque temps & de quelque pays que ce ſoit, qui ont affranchi leur patrie du joug des tyrans, & qui ont fondé la liberté par des ſages lois. Vous ne ſerez point oubliés, illuſtres martyrs de la république françaiſe ! vous ne ſerez point oubliés, héros morts en combattant pour elle ! qui pourroit oublier les héros de ma patrie La France leur doit ſa liberté, l'univers leur devra la ſienne. Que l'univers célebre bientôt leur gloire en jouiſſant de leurs bienfaits ! combien de traits héroïques confondus dans la foule des grandes actions que la liberté a comme prodiguées parmi nous ! combien de noms dignes d'être inſcrits dans les faſtes de l'hiſtoire, demeurent enſevelis dans l'obſcurité ! mânes inconnus & révérés ; ſi vous échappez à la

célébrité, vous n'échaperez point à notre tendre reconnoissance.

Qu'ils tremblent tous les tyrans armés contre la liberté, s'il en existe encore alors! qu'ils tremblent le jour où les Français viendront sur vos tombeaux jurer de vous imiter! Jeunes Français, entendez-vous l'immortel Barra qui, du sein du Panthéon, vous appelle à la gloire? Venez répandre des fleurs sur sa tombe sacrée. Barra enfant héroïque, tu nourrissois ta mere & tu mourus pour ta patrie! Barra, tu as déja reçu le pris de ton héroïsme; la patrie a adopté ta mere: la patrie, étouffant les factions criminelles, va s'élever triomphante sur les ruines des vices & des trônes. O Barra, tu n'as pas trouvé de modeles dans l'antiquité, mais tu as trouvé parmi nous des émules de ta vertu.

Par quelle fatalité ou par quelle ingratitude a-t-on laissé dans l'oubli un héros plus jeune encore & digne des hommages de la postérité? Les Marseillais rebelles, rassemblés sur les bords de la Durance, se préparoient à passer cette riviere pour aller égorger les patriotes foibles & désarmés de ces malheureuses contrées; une troupe peu nombreuse de républicains, réunis de l'autre côté, ne voyoit d'autre ressource que de couper les cables des pontons qui étoient au pouvoir de leurs ennemis: mais tenter une telle entreprise en présence des bataillons nombreux qui couvroient l'autre rive, & à la portée de leurs fusils, paroissoit une entreprise chimérique aux plus hardis. Tout-à-coup un enfant de treize ans s'élance sur une hache; il vola au bord du fleuve, & frappe le cable de toute sa force. Plusieurs décharges de mousqueterie sont dirigées contre lui: il continue de frapper à coups redoublés; enfin il est atteint d'un coup mortel; il s'écrie: *Je meurs*; *cela m'est égal*; *c'est pour la liberté*. Il tombe; il est mort..... Respectable enfant, que la patrie s'énorgueillisse de t'avoir donné le jour! Avec quel orgueil la Grece & Rome auroient honoré ta mémoire, si elles avoient produit un héros tel que toi.

Citoyens, portons en pompe ses cendres au temple de

la gloire ; que la République en deuil les arroſe de larmes amères ! Non, ne le pleurons pas ; imitons-le, vengeons-le par la ruine de tous les ennemis de notre République (1).

Toutes les vertus ſe diſputent le droit de préſider à nos fêtes. Inſtituons la fête de la gloire, non de celle qui ravage & opprime le monde, mais de celle qui l'affranchit, qui l'éclaire & qui le conſole ; de celle qui, après la patrie, eſt la première idole des cœurs généreux. Inſtituons une fête plus touchante, la fête du malheur. Les eſclaves adorent la fortune & le pouvoir : nous, honorons le malheur, le malheur que l'humanité ne peut entiérement bannir de la terre, mais qu'elle conſole & ſoulage avec reſpect. Tu obtiendras auſſi cet hommage, ô toi, qui jadis uniſſois les héros & les ſages ! toi qui multiplies les forces des amis de la patrie, & dont les méchans ; liés par le crime, ne connurent jamais que le ſimulacre impoſteur ; divine Amitié, tu retrouveras chez les Français républicains ta puiſſance & tes autels.

Pourquoi ne rendrions-nous pas le même honneur au pudique & généreux amour, à la foi conjugale, à la tendreſſe paternelle, à la piété filiale ? Nos fêtes, ſans doute, ne ſeront ni ſans intérêt, ni ſans éclat. Vous y ſerez, braves défenſeurs de la patrie, que décorent de glorieuſes cicatrices. Vous y ſerez, vénérables viellards, que le bonheur préparé à votre poſtérité doit conſoler d'une longue vie paſſée ſous le deſpotiſme. Vous y ſerez, tendres éleves de la Patrie, qui croiſſez pour étendre ſa gloire & pour recueillir le fruit de nos travaux.

---

(1) Le nom de ce héros est Agricola Viala. Il faut apprendre ici à la république entière deux traits d'un nature bien différente.

Quand la mère du jeune Viala apprit la mort de son fils, sa douleur fut aussi profonde qu'elle étoit juste. Mais, lui dit-on, il est mort pour la patrie ! *Ah ! c'est vrai*, dit-elle, *il est mort pour la patrie.* Et ses larmes se sécherent.

L'autre fait, c'est que les Marseillois rebelles ayant passé la Durance, eurent la lâcheté d'insulter aux restes du jeune héros, et jeterent son corps dans les flots.

Vous y ſerez, jeunes citoyennes, à qui la victoire doit ramener bientôt des freres & des amans dignes de vous. Vous y ſerez, meres de famille, dont les époux & les fils élevent des trophées à la République avec les débris des trônes. O femmes françaiſes, chériſſez la liberté achetée au prix de leur ſang ; ſervez-vous de votre empire pour étendre celui de la vertu républicaine ! ô femmes françaiſes, vous êtes dignes de l'amour & du reſpect de la terre ! qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte ? Comme elles, vous avez donné le jour à des héros ; comme elles, vous les avez dévoués, avec un abandon ſublime, à la patrie.

Malheur à celui qui cherche à éteindre ce ſublime enthouſiaſme & à étouffer, par de déſolantes doctrines, cet inſtinct moral du peuple, qui eſt le principe de toutes les grandes actions ! C'eſt à vous, repréſentans du peuple, qu'il appartient de faire triompher les vérités que nous venons de développer. Bravez les clameurs inſenſées de l'ignorance préſomptueuſe ou de la perverſité hypocrite. Quelle eſt donc la dépravation dont nous étions environnés, s'il nous a fallu du courage pour les proclamer ? La poſtérité pourra-t-elle croire que les factions vaincues avoient porté l'audace juſqu'à nous accuſer de modérantiſme & d'ariſtocratie, pour avoir rappelé l'idée de la divinité & de la morale ? Croira-t-elle qu'on ait oſé dire, juſques dans cette enceinte, que nous avions par-là reculé la raiſon humaine de pluſieurs ſiecles. Ils invoquoient la raiſon, les monſtres qui aiguiſoient contre vous leurs poignards ſacriléges !

Tous ceux qui défendoient vos principes & votre dignité devoient être auſſi ſans doute les objets de leur fureur. Ne nous étonnons pas ſi tous les ſcélérats ligués contre vous ſemblent vouloir nous préparer la ciguë. Mais, avant de la boire, nous ſauverons la patrie. Le vaiſſeau qui porte la fortune de la république n'eſt pas deſtiné à faire naufrage ; il vogue ſous vos auſpices, & les tempêtes ſeront forcées à le reſpecter.

Aſſeyez-vous donc tranquillement ſur les baſes immuables

de la justice, & ravivez la morale publique. Tonnez sur la tête des coupables, & lancez la foudre sur tous vos ennemis. Quel est l'insolent qui, après avoir rampé aux pieds d'un roi, ose insulter à la majesté du peuple français dans la personne de ses représentans ? Commandez à la victoire, mais replongez sur-tout le vice dans le néant. Les ennemis de la République sont tous les hommes corrompus. Le patriote n'est autre chose qu'un homme probe & magnanime dans toute la force de ce terme. C'est peu d'anéantir les rois, il faut faire respecter à tous les peuples le caractere du peuple français. C'est en vain que nous porterions au bout de l'Univers la renommée de nos armes, si toutes les passions déchirent impunément le sein de la patrie. Défions-nous de l'ivresse même des succès. Soyons terribles dans les revers, modestes dans nos triomphes, & fixons au milieu de nous la paix & le bonheur par la sagesse & par la morale. Voilà le véritable but de nos travaux ; voila la tâche la plus héroïque & la plus difficile. Nous croyons concourir à ce but, en vous proposant le décret suivant :

DÉCRET.

ARTICLE PREMIER.

Le Peuple Français reconnoît l'existence de l'Etre suprême, & l'immortalité de l'ame.

II.

Il reconnoît que le culte digne de l'Etre suprême est la pratique des devoirs de l'homme.

III.

Il met au premier rang de ces devoirs de détester la mauvaise foi & la tyrannie, de punir les tyrans & les traîtres,

de ſecourir les malheureux, de reſpecter les foibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien qu'on peut, & de n'être injuſte envers perſonne.

IV.

Il ſera inſtitué des fêtes pour rappeler l'homme à la penſée de la divinité, & à la dignité de ſon être.

V.

Elles emprunteront leurs noms des événemens glorieux de notre révolution, des vertus les plus cheres & les plus utiles à l'homme, des plus grands bienfaits de la nature.

VI.

La République françaiſe célébrera tous les ans les fêtes du 14 juillet 1789, du 10 août 1792, du 21 janvier 1793, du 31 mai 1793.

VII.

Elle célébrera, aux jours de décadi, les fêtes dont l'énumération ſuit :

A l'Etre ſuprême & à la Nature.
Au Genre humain.
Au Peuple français.
Aux bienfaiteurs de l'humanité.
Aux Martyrs de la liberté.
A la Liberté & à l'Egalité.
A la République.
A la liberté du Monde.
A l'amour de la Patrie.
A la haine des tyrans & des traîtres.
A la Vérité.
A la Juſtice.

A la Pudeur.
A la Gloire & à l'Immortalité.
A l'Amitié.
A la Frugalité.
Au Courage.
A la Bonne-foi.
A l'Héroïſme.
Au déſintéreſſement.
Au Stoïciſme.
A l'Amour.
A la Foi conjugale.
A l'Amour paternel.
A la Tendreſſe maternelle.
A la Piété filiale.
A l'Enfance.
A la Jeuneſſe.
A l'Age viril.
A la Vieilleſſe.
Au Malheur.
A l'Agriculture.
A l'Induſtrie.
A nos Aïeux.
A la poſtérité.
Au Bonheur.

VIII.

Les comités de ſalut public & d'inſtruction publique ſont chargés de préſenter un plan d'organiſation de ces fêtes.

IX.

La Convention nationale appelle tous les talens dignes de ſervir la cauſe de l'humanité, à l'honneur de concourir à leur établiſſement par des hymnes & des chants civiques, & par tous les moyens qui peuvent contribuer à leur embelliſſement & à leur utilité.

X.

Le comité de salut public distinguera les ouvrages qui lui paroîtront les plus propres à remplir cet objet, & récompensera leurs auteurs.

XI.

La liberté des cultes est maintenue conformément au décret du 18 frimaire.

XII.

Tout rassemblement aristocratique & contraire à l'ordre public sera réprimé.

XIII.

En cas de troubles, dont un culte quelconque seroit l'occasion ou le motif, ceux qui les exciteroient par des prédications fanatiques, ou par des insinuations contre-révolutionnaires; ceux qui les provoqueroient par des violences injustes & gratuites, seront également punis selon la rigueur des lois.

XIV.

Il sera fait un rapport particulier sur les dispositions de détail relatives au présent décret.

XV.

Il sera célébré, le 20 prairéal prochain, une fête nationale en l'honneur de l'Être suprême.

PLAN

DE LA FÊTE A L'ÊTRE SUPRÊME,

Qui doit être célébrée le 20 prairéal, proposé par David, & décrété par la convention nationale.

L'Aurore annonce à peine le jour, & déja les sons d'une musique guerriere retentissent de toutes parts, & font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur.

A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie & colore la nature, amis, freres, époux, enfans, vieillards & meres s'embrassent & s'empressent à l'envi d'orner & de célébrer la fête de la Divinité.

L'on voit aussitôt les banderoles tricolores flotter à l'extérieur des maisons : les portiques se décorent de festons de verdure ; la chaste épouse pare de fleurs la chevelure flottante de sa fille chérie ; tandis que l'enfant à la mamelle presse le sein de sa mere, dont il est la plus belle parure, le fils, au bras vigoureux, se saisit de ses armes : il ne veut recevoir le baudrier que des mains de son pere ; le vieillard souriant de plaisir, les yeux mouillés des larmes de la joie, sent rajeunir son ame & son courage en présentant l'épée aux défenseurs de la liberté.

Cependant l'airain tonne : à l'instant les habitations sont désertes ; elles restent sous la sauve-garde des lois & des vertus républicaines ; le peuple remplit les rues & les places publiques : la joie & la fraternité l'enflamment. Ces groupes divers, parés des fleurs du printemps, sont un parterre animé, dont les parfums disposent les ames à cette scene touchante.

Les tambours roulent; tout prend une forme nouvelle. Les adoleſcens, armés de fuſils, forment un bataillon quarré autour du drapeau de leurs ſections reſpectives. Les meres quittent leurs fils & leurs époux; elles portent à la main des bouquets de roſes : leurs filles, qui ne doivent jamais les abandonner que pour paſſer dans les bras de leurs époux, les accompagnent, & portent des corbeilles remplies de fleurs. Les peres conduiſent leurs fils, armés d'une épée, l'un & l'autre tiennent à la main une branche de chêne.

Tout eſt prêt pour le départ; chacun brûle de ſe rendre au lieu où doit commencer cette cérémonie qui va réparer les torts des nouveaux prêtres du crime & de la royauté.

Une ſalve d'artillerie annonce le moment deſiré : le peuple ſe réunit au jardin national; là il ſe range autour d'un amphithéâtre deſtiné pour la Convention. Les portiques qui l'avoiſinent ſont décorés de guirlandes de verdure & de fleurs, entremêlées de rubans tricolors.

Les ſections arrivées, les autorités conſtituées, le peuple, annoncent à la repréſentation nationale que tout eſt préparé pour célébrer la fête de l'Etre ſuprême.

La Convention nationale, précédée d'une muſique éclatante, ſe montre au peuple : le préſident paroît à la tribune élevée au centre de l'amphithéâtre; il fait ſentir les motifs qui ont déterminé cette fête ſolemnelle; il invite le peuple à honorer l'auteur de la Nature.

Il dit : le peuple fait retentir les airs de ſes cris d'alégreſſe.

Tel ſe fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée, que les vents ſonores du Midi ſoulevent & prolongent en échos dans les vallons & les forêts lointaines.

Au bas de l'amphithéâtre s'éleve un monument où ſont réunis tous les ennemis de la félicité publique : le monſtre déſolant de l'Atheïſme y domine; il eſt ſoutenu par l'Ambition, l'Egoïſme, la Diſcorde, & la fauſſe Simplicité qui à travers les haillons de la miſere, laiſſe entrevoir les ornemens dont ſe parent les eſclaves de la royauté.

Sur le front de ces figures on lit ces mots :

Seul eſpoir de l'Étranger.

Il va lui être ravi. Le préſident s'approche, tenant entre ſes mains un flambeau : le groupe s'embraſe ; il rentre dans le néant avec la même rapidité que les conſpirateurs qu'a frappés le glaive de la loi.

Du milieu de ces débris s'éleve la Sageſſe au front calme & ſerein ; à ſon aſpect, des larmes de joie & de reconnoiſſance coulent de tous les yeux ; elle conſole l'homme de bien que l'Athéïſme vouloit réduire au déſeſpoir. La fille du ciel ſemble dire : Peuple, rends hommage à l'auteur de la nature ; reſpecte ſes décrets immuables. Périſſe l'audacieux qui oſeroit y porter atteinte ! Peuple généreux & brave, juge de ta grandeur par les moyens que l'on emploie pour t'égarer. Tes hypocrites ennemis connoiſſent ton attachement ſincere aux lois de la Raiſon ; & c'eſt par-là qu'ils vouloient te perdre ; mais tu ne ſeras plus dupe de leur impoſture ; tu briſeras toi-même la nouvelle idole que ces nouveaux Druides vouloient relever par la violence.

Après cette premiere cérémonie, que termine un chant ſimple & joyeux, le bruit des tambours ſe fait entendre, le ſon perçant de la trompette éclate dans les airs. Le peuple ſe diſpoſe : il eſt en ordre : il part. . . . . Deux colonnes s'avancent : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, marchent ſur deux files paralleles. Le bataillon quarré des adoleſcens marche toujours dans le même ordre. Le rang des ſections eſt determiné par la lettre alphabétique. Au milieu du peuple paroiſſent ſes repréſentans ; ils ſont environnés par *l'Enfance*, ornée de violettes ; *l'Adoleſcence*, de mirthe ; la *Virilité*, de chêne ; & la *Vieilleſſe* aux cheveux blancs, de pampre & d'olivier : chaque repréſentant porte à la main un bouquet d'épis de bled, de fleurs & de fruits, ſymbole de la miſſion qui lui a été confiée ; miſſion qu'ils rempliront en dépit des obſtacles renaiſſans ſous leurs pas.

Au centre de la repréſentation nationale, quatre taureaux

vigoureux, couverts de feſtons & de guirlandes, traînent un char ſur lequel brille un trophée compoſé des inſtrumens des arts & métiers, & des productions du territoire français. » Vous qui vivez dans le luxe & dans la molleſſe ; vous » dont l'exiſtence n'eſt qu'un pénible ſommeil, peut-être » vous oſerez jeter un regard de mépris ſur ces utiles inſtru- » mens : ah ! fuyez, fuyez loin de nous ; vos ames cor- » rompues ne ſauroient goûter les jouiſſances ſimples de la » nature ! Et toi, peuple laborieux & ſenſible, jouis de ton » triomphe & de ta gloire ; dédaigne les vils tréſors de tes » lâches ennemis; n'oublie pas ſur-tout que les héros & les » bienfaiteurs de l'humanité conduiſoient la charrue de la » même main qui avoit vaincu les rois & leurs ſatellites. »

Après avoir, durant la marche, couvert d'offrandes & de fleurs la ſtatue de la Liberté, le cortége arrive au champ de la Réunion. » Ames pures, cœurs vertueux, c'eſt ici que » vous attend une ſcene raviſſante, c'eſt ici que la Liberté » vous a ménagé ſes plus douces jouiſſances. »

Une montagne immenſe devient l'Autel de la patrie ; ſur ſa cîme s'éleve l'arbre de la liberté : les repréſentans s'élancent ſous ſes rameaux protecteurs ; les peres avec leurs fils ſe groupent ſur la partie de la montagne qui leur eſt déſignée ; les meres avec leurs filles ſe rangent de l'autre côté ; leur fécondité & les vertus de leurs époux ſont les ſeuls titres qui les y ont conduites. Un ſilence profond régne de toutes parts ; les accords touchans d'une muſique harmonieuſe ſe font entendre : les peres accompagnés de leurs fils, chantent une premiere ſtrophe ; ils jurent enſemble de ne plus poſer les armes, qu'après avoir anéanti les ennemis de la République : tout le peuple répete la finale. Les filles avec leurs meres, les yeux fixés vers la voûte céleſte, chantent une ſeconde ſtrophe : celles-ci promettent de n'épouſer jamais que des hommes qui auront ſervi la patrie : les meres s'énorgueilliſſent de leur fécondité..... Nos enfans, diſent-elles, après avoir purgé la terre des tyrans coaliſés contre nous, revien- dront s'acquitter d'un devoir cher à leur cœur ; ils fermeront

la paupiere de ceux dont ils ont reçu le jour. Le peuple répete les expreſſions de ces ſentimens ſublimes inſpirés par l'amour ſacré des vertus.

Une troiſieme & derniere ſtrophe eſt chantée par le peuple entier. Tout s'émeut, tout s'agite ſur la montagne : hommes, femmes, filles, vieillards, enfans, tous font retentir l'air de leurs accens. Ici les meres preſſent les enfans qu'elles allaitent; là, ſaiſiſſant les plus jeunes de leurs enfans mâles, ceux qui n'ont point aſſez de force pour accompagner leurs peres, & les ſoulevant dans leurs bras, elles les préſentent en hommage à l'auteur de la nature : les jeunes filles jettent vers le ciel les fleurs qu'elles ont apportées; ſeule propriété dans un âge auſſi tendre. Au même inſtant, & ſimultanément, les fils, brûlant d'une ardeur guerriere, tirent leurs épées, les dépoſent dans les mains de leurs vieux peres; ils jurent de les rendre par-tout victorieuſes; ils jurent de faire triompher l'égalité & la liberté contre l'oppreſſion des tyrans. Partageant l'enthouſiaſme de leurs fils, les vieillards ravis les embraſſent, & répandent ſur eux leur bénédiction paternelle.

Une décharge formidable d'artillerie, interprete de la vengeance nationale, enflamme le courage de nos républicains; elle leur annonce que le jour de gloire eſt arrivé. Un chant mâle & guerrier, avant-coureur de la victoire, répond au bruit du canon. Tous les Français confondent leurs ſentimens dans un embraſſement fraternel; il n'ont plus qu'une voix, dont le cri général, *vive la république*, monte vers la divinité.

Réimprimé par ordre de l'Adminiſtration du Diſtrict d'Uzès-la-Montagne, pour être envoyé à toutes les Communes de ſon reſſort & aux Sociétés populaires.

AUFAN, *Préſident.*

ROUSSEL, *Secrétaire.*